

*Vivre*

Il souffle et souffle encore.

Sur l'herbe, l'ombre du linge fraîchement étendu signale clairement qu'aujourd'hui on ne peut ni atterrir ni décoller. Il faut rester en vol, se laisser chatouiller le corps et l'âme, rire de cet instant légèrement imprévu.

Le ciel, débarrassé de nuages, m'invite à occuper ce bleu immense, à danser. Je me laisse guider par le premier danseur étoile, le Vent.

Main dans la main, les yeux dans les yeux, pas après pas, nous nous élevons vers la neige, en frôlant les branches chatouilleuses des conifères, en nous engouffrant dans les gorges profondes d'une vallée farouche, en flirtant avec les sensuels lys de Saint-

Bruno.

Leurs senteurs nous séduisent, nous aspirent et on se blottit dans un calice particulièrement accueillant.

La vie vue d'ici n'est que parfum et ombres lumineuses.

Ce bonheur floral à peine goûté, notre hôte nous donne congé et d'un puissant éternuement, nous expire jusque là haut, où sommeille la neige.

A notre vue, elle se fait Bonhomme, puis Bataille, ensuite Piste de Luge et enfin Igloo.

Mon maître me pose à l'intérieur, me caresse la joue droite et s'en va sur la pointe des pieds en fermant la porte derrière lui.

Seul, avec et dans la neige, au sommet du monde!  
Je respire l'indéfinissable, je le transpire, je le suis.  
Je suis indéfinissable.

A quoi bon se définir, d'autres le font pour moi et comment leur expliquer que je danse avec le vent et habite au sommet du monde dans une maison de neige. Je risquerais de glisser hors de ma blanche carapace.

De toute façon au sommet du monde il n'y a pas le danger de rencontrer qui que ce soit. Ici on s'aime, on ne se rencontre pas.

S'aimer, c'est comme voler, mieux, c'est comme

danser dans les airs, la main dans la main, les yeux  
dans les yeux, pas après pas.

La neige et moi, on s'aime.

Avec elle je joue, je me bagarre, sur elle je glisse et en  
elle je m'abrite, je me protège.

Chaque année à la même période elle s'en va, elle  
migre. Elle se laisse choir dans un fil d'eau, se faufile  
entre les cailloux, rejoint d'autres neiges en file d'eau;  
alors elles s'entremêlent, se mélangent et comme des  
anges se jettent du haut du ciel vers le monde d'en bas.  
Une cascade de minuscules anges mouillés.

Si l'on approche une cascade, vraiment, presque à y  
entrer, on peut les entendre crier l'amour et la joie.

Ils s'en vont frémissants, face au néant qui mène au  
tout.

C'est là que je me trouve à chaque fois qu'elle me  
quitte, face au néant qui mène au tout, au pied de la  
cascade.

Des larmes cascaden de mes yeux pour rejoindre ses  
eaux. Seules elles savent où elle va. Elles vont la  
rejoindre et me la ramènent chaque année à la même  
période quand, mes yeux taris, j'ai vraiment besoin  
d'elle. Envie d'elle. Pendant son absence, je patauge le  
jour et je pleure la nuit.

Patauger, c'est comme végéter. Je m'enracine entre

ciel et terre, je regarde la montagne et j'attends.

Une nuit, lors de la plus longue de ses absences, 15 ans, tandis que je pleurais dans le silence du sommeil, je me suis réveillé et elle était là, allongée.

Elle était grosse de vie. Ses deux petits seins pointaient les étoiles, son ventre proéminent protégeait un éléphant, comme un certain boa princier. J'ai su tout de suite que l'éléphant dans son ventre c'était moi.

Cette nuit là, je suis né des entrailles d'une montagne. J'avais 30 ans et des rêves plein les yeux.

30 ans, c'est l'âge du baptême du Christ, l'âge où tout fini ou tout commence, où on meurt ou on naît.

A 30 ans, on prend conscience que nous sommes tous des Christ et cela signifie que nous avons tous une passion.

Vivre sa passion c'est se faire du bien, c'est faire du bien au monde entier.